

pieux qui t'ont gardée dans la candeur et dans la paix ; voilà que tu écoutes, au mépris de ta propre expérience, de méchants et absurdes mensonges contre les âmes qui ont travaillé, pleines d'amour, à former ton esprit et ton cœur, et à te revêtir d'une égide de foi capable de repousser les traits du démon. Mais quelle faute elles ont commise ! Lorsqu'elles t'ont laissé partir, tu ne savais point faire la révérence, et tu craignais le péché ! Aussi, tu te souviens maintenant de mille choses que tu n'avais pas remarquées : les religieuses étaient tristes parfois, donc leur profession est contre nature, et elles regrettent de l'avoir embrassée ; peut-être même venaient-elles de souffrir quelque mauvais traitement ou de l'aumônier ou de la supérieure. . . C'est toi, Céline, qui dis cela ! Eh ! chère compagne, as-tu su bien t'assurer que leur tristesse ne venait pas d'une autre source ? Si la religieuse qui avait plus spécialement soin de Jeanne par exemple ou de Céline lisait mieux qu'une autre au fond de ces âmes frivoles, y avait découvert le germe de certaines pensées, de certains oublis, de certaines fautes, n'était-ce pas de quoi l'affliger ? Qui m'aurait vue ce matin dans l'Église, si pensive et si accablée, aurait pu croire que je pliais sous le poids de ma résolution, et que je me désolais d'entrer au couvent. Je ne me désolais pourtant que de voir ma chère Céline s'abandonner, comme elle le fait, aux séductions du monde. Ces plaisirs sont innocents, tu le dis, je le crois ; ils sont innocents et le seront toujours. Mais pourquoi éprouves-tu je ne sais quel besoin de décrier les âmes moins rassurées qui les redoutent, qui n'en veulent pas, et qui les ont fuites ? Il n'y a point de jalousie, point de médisance, point de méchanceté dans le monde ; je m'en réjouis ; mais pourquoi veux-tu que ces vilaines choses se soient réfugiées dans les couvents ? Enfin dans le monde, on aime : voilà un homme qui ne vit que pour Céline, et Céline ne vit que pour cet homme : je n'en doute pas ! ma chère Céline me l'apprend elle-même en des termes qu'elle ignorait, il n'y a pas longtemps, et que je la prie de ne plus employer, car ils me font rougir et ils me font peur. Je prie Dieu que cette grande amitié soit bénie, sanctifiée, durable, et qu'elle fasse un bon ménage. Mais apprends de moi, Céline, que, s'il ne s'agit que d'aimer et d'être aimée, mon bonheur est égal pour le moins à ton bonheur. J'ai mon fiancé aussi, qui deviendra mon époux fidèle. Il m'aime et m'a aimée de tout temps ; il fait mieux que de m'offrir sa vie, il me l'a donnée : il est mort pour l'amour de moi, qui l'avais trahi, et qui ne méritais que sa colère ; il a versé son sang sur la croix, afin d'effacer mes ingratitude et mes péchés. Je ne te dis point son nom, tu ne l'as pas encore oublié. Tu sais aussi que je ne l'aimerai jamais ici-bas autant qu'il le mérite et que je le voudrais, et que pour lui rendre enfin tout

l'amour dont il m'aime, j'ai besoin et je suis pressée de me purifier dans la mort. Cependant, malgré cette accablante imperfection de ma nature, crois-tu que je ne saurai pas l'adorer de toutes les forces d'un cœur épris ? Va, sois éblouie, sois enivrée de ton profane amour : ni toi ni aucune femme ne parviendra, dans sa folie, à aimer un mortel, en fit-elle en dieu, comme je sens que j'aime déjà mon divin Crucifié. Je ne lui demande pas de me charger de parures, de m'entourer de fleurs et de parfums comme une idole ; je ne lui demande pas les splendeurs de la terre, les délices de mon orgueil ; je ne lui demande pas de n'aimer que moi seule entre tant de créatures qui remplissent le monde. Chétive, pauvre, presque inaperçue, la dernière de ses servantes, et la moins encouragée je suis inexprimablement heureuse de le servir, ou je ne lui demande que la grâce de l'aimer toujours plus, toujours plus, dans une heure plus qu'en ce moment, demain plus qu'aujourd'hui, et après plus encore, afin que mon amour soit un feu qui me consume, et que mon âme ait des élans qui me tuent. Alors mon âme se précipitera dans ce cœur de Jésus où elle est appelée, et elle l'embrassera pour jamais. O jour heureux ! le dernier de mon bonheur périssable, le premier de mes éternelles joies ! Vivre d'amour ! mourir d'amour ! renaître pour l'éternel amour !

“ Ma pauvre Céline, c'est à moi que tu veux peindre le bonheur d'aimer ! Je me donne tout entière à l'époux dont j'ai fait choix, je mets un voile sur mon visage, et nul autre que lui ne le verra plus. Je lui donne ma jeunesse et ma vie ; je lui donne mes goûts, mes désirs, ma volonté ; je lui donne mes mains, mes yeux et mon souffle, ma voix et mon silence, tout ce que j'ai, tout ce que je suis, tout ce que je fais, et jusqu'aux pensées de mon sommeil ; j'abandonne à ses desseins mon corps et mon âme ; j'accepte d'avance avec joie les fatigues, les privations, les maladies et les peines qu'il voudra m'envoyer. Ferais-tu cela ? Je le fais, et ne crois rien faire ; j'aspire à savoir quelque moyen de faire mieux, mais toute la science admirable du cloître ne m'inspirera jamais une action qui ne soit digne de l'amour de Jésus et de mon amour. Tu n'as pas vu et tu ne verras pas de beauté, ni de jeunesse, ni de grâce, ni de regards pleins de toi ; tu ne recevras point de témoignages de tendresse qui remuent ton cœur aussi profondément que mon cœur est remué au seul aspect de la croix où Jésus voulut mourir pour me racheter. Il y a des larmes que tu ne verseras jamais, et des soupirs qui ne gonfleront jamais ta poitrine. Si un jour, pressée de regrets tu vas devant l'autel répandre en sanglots ton cœur pénitent ; si tu reviens avec la résolution de servir Dieu, si tu fais à ce grand Dieu quelque digne sacrifice, alors tu me parleras de ton